

À Rome, fais comme les Romains

Alain Farah

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farah, A. (2013). À Rome, fais comme les Romains. *Liberté*, (301), 7–8.

UN JEU SI SIMPLE

À ROME, FAIS COMME LES ROMAINS

Perdre son temps pour retrouver sa vie

ALAIN FARAH

QUAND GOOGLE aura fini d'indexer nos souvenirs les plus intimes, quand les ordinateurs régneront impunément sur Terre, restera-t-il un ou deux Anciens, planqués je ne sais où, pour s'ennuyer du temps où la mélancolie pouvait s'abattre sur l'homme au point de l'empêcher de sortir de sa chambre ?

Je ne sais pas, mais j'ai eu un curieux malaise, tout à l'heure : dans la salle de bain de la minuscule chambre d'hôtel où je loge, à Rome, mon regard s'est posé sur le bidet. Ça m'a angoissé. En proie à cette émotion forte, je suis sorti des toilettes, me suis étendu sur mon lit pour réfléchir : qu'est-ce qui se cachait derrière ce bidet ? Pourquoi a-t-il soulevé chez moi ces transports ?

Dans ce lit simple occupant facilement 80 % de la pièce, je me suis demandé si je pouvais avoir quelque chose d'un proto-Marcel momentanément italien, Proust ayant, malgré lui, breveté la réminiscence, il y a cent ans.

L'odeur du lilas ou du crocus vous ramène à ces curieuses processions religieuses du mois de Marie, au temps où vous fréquentiez une école primaire contrôlée par des sœurs italiennes ? C'est du Proust. En voyage en Nouvelle-Angleterre, vous entendez au loin les mots *crab cake* et vos synapses rejouent l'épisode d'une grave brûlure buccale ? Re-Proust. Au son des cris d'un nourrisson, vous envisagez de vous défenestrer tant cela vous rappelle les quatorze mois sans sommeil qui ont suivi la naissance de votre énergique aînée ? Proust (ter)...

Vous êtes à Rome, dans une chambre de six mètres carrés et, en entrant dans la salle de bain, la vue du bidet vous angoisse ? (Si vous n'avez pas répondu «Proust!», je m'inquiéterais.)

Remarquez, vous avez peut-être dit «Duchamp!»; ce serait tout à votre honneur : le bidet a un petit côté *Fontaine*. Pour ma part, à la dernière question, je répondrai : «Deleuze.» Car dans *Proust et les signes*, le philosophe du devenir dit cette belle chose : «L'essentiel dans *La recherche* n'est pas la mémoire et le temps, mais le signe et la vérité.» Ainsi, «l'essentiel n'est pas de se souvenir, mais d'apprendre». Ce n'est pas tant ce que le bidet me rappelle que ce qu'il veut me dire qui est important.

Alors je m'installe dans mon lit et j'attends. C'est long.

Justement : cette «vérité du temps perdu», une vérité qui n'a rien d'unifié, une vérité «multiple et équivoque», nous saute au visage seulement quand elle cesse de nous intéresser, sinon on ne perd pas vraiment son temps, on fait seulement l'intéressant. À l'opposé des lectures esthétisantes qui peuplent les études proustiennes, Deleuze nous fait réaliser l'existence d'un malentendu qui s'installe dès la lecture du titre de *La recherche* : le temps perdu n'est pas celui qui est derrière nous, ce temps qui provoque la nostalgie; c'est le temps qu'on perd activement, en connaissance de cause. C'est le temps qu'on perd à lire *La recherche du temps perdu*. C'est un temps actif, un temps qui nous transforme, qui fait de nous, comme il le fait du narrateur de Proust, cette araignée dont parle Deleuze, cette araignée posée sur une toile, une araignée qui ne voit rien, n'entend rien, mais qui dans tout son corps est traversée par ce qui l'entoure, ce qu'elle ne maîtrise pas, jusqu'à ce qu'elle le maîtrise.

Je vais penser à autre chose, ça va m'amener à la vérité qui se cache derrière les signes sensibles qui sont involontairement parvenus à moi à la vue du bidet.

Je suis en Italie parce que, dans quelques semaines, je publie un roman intitulé *Pourquoi Bologne*. Je ne me sentais pas capable de vivre avec un titre comme ça sans faire un petit tour dans le pays de Dante, même si je me suis quand même interdit d'aller à Bologne (allez comprendre). Je ne sais pas comment les autres font, mais moi, avant de me lancer dans l'écriture de n'importe quoi, d'un papier, d'une chronique, d'un livre, il me faut un titre, tout commence par là.

Mon premier bouquin, un livre de poésie intitulé *Quelque chose se détache du port*, a trouvé son nom dans une phrase à la fin d'une entrée de mon journal intime, rédigée le jour où j'ai quitté la maison où j'habitais avec mon père, pour emménager dans mon premier appartement, un 1 ½ de l'avenue Christophe-Colomb, minuscule, mais quand même trois fois plus grand que la chambre où j'écrivais en ce moment cette phrase.

Cet appartement était vraiment pourri. Au figuré, d'abord, avec sa peinture tellement brillante qu'elle me donnait l'impression d'habiter un cube en miroir, sa moquette industrielle qui râpait les pieds, sa superficie totale qui ne dépassait pas les quinze mètres carrés; pourri ensuite au sens propre à cause d'un acte manqué de ma part qui a mené à l'explosion d'un calorifère et à un dégât d'eau qui s'est étendu jusqu'au sous-sol de l'immeuble.

J'ai encore en tête la mine basse d'un voisin algérien qui regardait d'un air désolé son tout nouveau canapé, détruit par ma faute. J'espère qu'il n'est pas abonné à *Liberté*.

—

C'était en février, pendant ces jours polaires où on a mal au nez quand on respire. Il devait faire moins trente à l'extérieur, mais, ne contrôlant pas le chauffage dans mon logement, j'avais le goût de me dépecer à cause de la chaleur. Je me rappelle avoir mesuré la température de la pièce une fois où Philippe Charron me rendait visite : il avait eu l'air troublé par les quarante degrés affichés sur le thermomètre et m'avait dit qu'il faisait plus frais dans ma bouche que dans ma pièce.

Dans les jours suivants, je donnais une lecture de mon premier livre à paraître, c'était une invitation de Marie-Hélène Poitras, qui avait rassemblé quelques jeunes auteurs, certains oubliés, certains toujours présents, d'autres morts prématurément.

Avant de me rendre à la Casa del Popolo, où la soirée avait lieu, j'ai laissé la porte du balcon et ma fenêtre ouverte, me disant que je dormirais vraiment bien en revenant, que, sous ma couette, je pourrais enfin profiter d'une température normale. Mais en revenant chez moi, c'était vraiment trop froid, alors je suis allé chez ma fiancée, à l'autre bout de la ville, en fermant évidemment porte et fenêtre avant de partir.

Le lendemain, vers midi, le propriétaire m'a appelé en panique et, lorsque j'ai regagné mon appartement, l'eau et la vapeur avaient tout imbibé. Il me restait cinq mois de bail, mais comme le propriétaire ne m'a pas accusé de négligence et qu'il a fait croire aux assurances que c'était un bris lié à l'usure, j'ai pris mon trou et j'ai respiré quelques milliards de spores jusqu'au premier juillet.

—

Le syntagme *Matamore n° 29*, titre de mon deuxième livre, un roman, m'a sauté au visage : c'était l'adresse d'un restaurant où je mangeais, lors d'un séjour au Mexique. Je m'étais arrêté sur le «*Matamoras n° 29*» du sous-verre, je trouvais le mot vraiment très beau, mais comme je n'ai pas beaucoup de vocabulaire, je me suis demandé tout le reste du voyage si c'était le mot pour parler des toreros. D'ailleurs, il arrive souvent qu'on me parle de *Matador* au lieu de *Matamore*, et on change aussi souvent le nombre qui suit, mais je ne suis pas regardant pour ces choses-là. Imaginez un type corriger

un autre type assez sympa pour lui parler de son livre... Un auteur comme ça mérite une claque.

—

Parfois, on réalise que peu de gens lisent vraiment nos livres. Dans *M29*, j'avais saupoudré un peu partout des références à la ville de Bologne, du début à la fin, en souvenir d'un moment assez intéressant vécu quelques mois avant la parution de mon livre, petite scène que je n'étais pas arrivé à y insérer, pour des raisons de cohérence narrative (*as if*).

Chez une amie architecte, pendant un BBQ, un gars était venu s'asseoir entre une fille et moi, et avait commencé à lui vanter les mérites de l'Italie, la grandeur d'Umberto Eco, un «*sémiologue originaire de Bologne*». Ne me demandez pas pourquoi, mais ça m'a marqué. Ce que j'ai trouvé bizarre, par contre, c'est que personne, pendant l'année qui a suivi la parution de *Matamore*, ne m'a demandé : «*Pourquoi Bologne?*»

—

Je suis allé prendre l'air tout à l'heure, je n'en pouvais plus d'être au lit, et cette chambre va me rendre claustrophobe.

J'ai marché longtemps dans Rome : place Saint-Pierre, Via della Conciliazione, j'ai traversé le Tibre par le Ponte Cavour, j'ai revu la fontaine de Trevi, le monument à Victor-Emmanuel II (on dirait un gâteau de mariage!), puis je me suis retrouvé au Colisée, où j'ai entendu un guide dire à des touristes que, si Rome a beaucoup de plantes exotiques, c'est parce que les animaux venus de cirques du monde entier pour se produire dans l'amphithéâtre Flavien avaient dans leurs intestins des graines de fleurs et de fruits et qu'en déféquant au sol ils ont enrichi la terre de l'Empire.

Cette histoire de merde m'a ramené au temps où j'ai commencé à être malade. Devant l'arc de Constantin, j'ai vécu une petite épiphanie : il y a vingt ans, tout juste après la séparation de mes parents, l'événement capital (comme la peine) à partir duquel toute «*l'histoire de ma vie*» s'élabore, mon père a loué un appartement à un vieil Italien qui avait l'hygiène corporelle à cœur et qui se vantait de munir chacun de ses logements d'un bidet. Devant l'arc de Constantin, oui, je me suis souvenu de tout le temps d'apprentissage qu'il m'a fallu pour maîtriser l'usage de cette cuvette, pour jouir des bénéfices d'une toilette intime des plus sophistiquées.

Je n'ai pas la force de vous en dire plus, ça épuise, à la longue, un temps retrouvé. Mais vous comprenez déjà qu'il s'agit d'une affaire de tuyaux, d'inondation, de brûlures, et que Duchamp, Proust, Deleuze et *tutti quanti* ne sont jamais très loin. **L**

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son roman, *Pourquoi Bologne*, est paru en août au Quartanier.